

VI. LE POUVOIR DES IMPASSIBLES

Sur l'impassibilité et la vie vertueuse. Et comment il faut briser la volonté propre et monter au sommet de la perfection. Et sur l'union de Dieu avec l'âme et celle de l'âme avec le corps et le paradoxe de l'union des trois. Et, de plus, sur la médecine spirituelle et comment il faut soigner ceux dont l'âme est malade.

Bien des gens du monde, que j'ai rencontrés souvent au cours de certains débats qui se sont engagés entre nous, en particulier sur la passion et l'impassibilité, m'ont laissé entendre presque tous – non seulement les gens de vertu et de piété médiocres, mais ceux-là même qui ont l'air d'être parfaits en vertu et qui ont un nom et une grande réputation selon le monde – qu'il n'est pas possible à un homme d'atteindre un degré d'impassibilité tel qu'il puisse rencontrer des femmes et manger à table avec elles sans en éprouver aucun dommage ni subir en secret quelque agitation ou quelque souillure. Cela, que j'ai entendu de mes propres oreilles, m'a comblé de tristesse, et je me vois contraint, à force de compassion, de gémir et de pleurer sur de tels propos, sachant parfaitement qu'il n'y a pas d'autre explication à leurs paroles que leur extrême ignorance des charismes de Dieu. En effet, s'ils n'étaient pas dépourvus de la véritable impassibilité et recouverts par les ténèbres des passions, s'ils n'étaient pas esclaves du plaisir et des convoitises de la chair, la mort vivifiante de Jésus Dieu, celle qu'il accorde aux membres de ses saints, ne leur serait pas inconnue et ils ne la mettraient pas en doute.

Comment, dans leur état, croiront-ils même jamais que certains sont morts au monde, ou en train de le devenir, et qu'ils ne vivent que de la vie dans l'Esprit, quand, de leur côté, toute leur conduite est dominée par le souci de tout faire par hypocrisie, afin de plaire aux hommes et d'être proclamés par eux amis de Dieu ? Tout en s'imaginant, au milieu des passions, atteindre les résultats de l'impassibilité, eux qui ne sont que péché et le sont devenus, et en se persuadant eux-mêmes que seules les louanges des hommes conditionnent vertu et sainteté, en même temps ils renient aussi l'impassibilité, ils prétendent être saints et être dits tels sans elle, comme s'ils avaient acquis la sainteté par l'effet des louanges humaines. Celui qui n'est pas loué vaille que vaille et n'importe comment par la foule, ne mérite, d'après eux, aucune considération, parce qu'ils ignorent, cela va de soi, qu'un seul homme connaissant Dieu et connu de lui vaut plus que des milliers d'incrédules qui ignorent Dieu, même si le monde entier les loue et les félicite, de même qu'un seul voyant est préférable à des foules innombrables d'hommes à la vue faible. Qu'il soit possible à celui qui mène le vrai combat d'arriver à une telle liberté, et à celui qui participe pour de bon à la grâce de Dieu, d'atteindre l'impassibilité de l'âme et du corps, au point non seulement de rester sans trouble et sans passion quand il prend un repas avec des femmes ou qu'il est en conversation avec elles, mais encore de n'éprouver aucun dommage, quand il circule en pleine ville, en entendant des chanteurs et des joueurs de cithare ou en voyant des amuseurs, des danseurs et des joueurs, tous les traités et toute l'histoire en témoignent; aussi bien les vies des saints nous en donnent des exemples convaincants et c'est à cela que tendent les combats de l'ascèse et toutes les mortifications chez les hommes pieux.

Le but de ceux qui luttent selon Dieu consiste en premier lieu à fuir le monde entier et les choses du monde. Par monde, j'entends la vie actuelle, à savoir le siècle présent qui est transitoire; par les choses du monde, tout ce qui nous touche de près, que la Parole nous ordonne d'abandonner et qu'il nous fait fuir absolument : père et mère, frères, parents ou amis, domaines, biens, luxe, richesse, tout, non pas qu'ils soient interdits ou nocifs par eux-mêmes, mais parce que nous ne pouvons nous défendre d'un attachement passionné à leur égard en vivant au milieu d'eux; en effet, une fois que l'on s'est familiarisé avec les plaisirs, à moins d'éviter les occasions et de s'en tenir éloigné, on ne sera pas délivré des convoitises elles-mêmes. Ensuite, quand on s'est dépouillé entièrement de tous les biens, il faut alors, si l'on est zélé, renoncer à sa propre âme : c'est ce que l'on obtient par la mortification parfaite de sa propre volonté; et je ne parle pas seulement de celle qui regarde les actes extérieurs, par exemple la volonté de ne pas manger, de ne pas boire, de ne pas accomplir quelque chose avec précipitation, de ne pas dormir, de ne pas faire sans ordre ce qui paraît louable, mais je dis bien (la mortification) du mouvement intérieur du cœur, comme de ne pas regarder avec passion, de ne pas saluer non plus pareillement, de ne pas critiquer à part soi, de ne juger personne, de ne se réjouir de la chute de personne, de ne pas s'irriter en pensée, de ne pas envier méchamment, de ne pas jalouser avec malice.

Comment dénombrerai-je tout les traits caractéristiques de la piété, pour te montrer avec exactitude l'exacte conduite du chrétien ? Cependant apprends encore ceci qui concerne la mort vivifiante : ne pas cacher une pensée même indifférente, ne point passer un seul jour sans larmes

autant qu'on le peut, ne pas frotter son visage à l'eau selon la coutume, ne pas soigner ses cheveux ou sa barbe, ne pas défaire sa ceinture pour dormir afin de ne pas se relâcher et de ne point dormir plus qu'il ne faut, ne pas porter la main sous son vêtement ni gratter une partie du corps, mais se garder aussi d'autres attouchements, ne pas fixer simplement le regard même sur le visage d'une personne âgée – car l'entremetteur du mal est présent partout –, ne pas faire de signes à quelqu'un contre un tiers, ne rien dire qui ne soit utile et ne rien faire qui vaille d'être dit; ne jamais abandonner jusqu'à la mort son règlement habituel, ne point entretenir d'amitié particulière avec quelqu'un même de sainte réputation, ne point se préoccuper ni en partie ni en tout de l'élégance du vêtement ou de la chaussure, au delà du besoin à la fois décent et honnête, ne rien goûter ni manger avec délectation de ce que la vue offre d'agréable à l'âme. En toutes ces pratiques et en bien d'autres, celui qui combat exerce la tempérance; mais en toutes ces pratiques aussi, s'il se comporte lâchement et avec négligence, à tout moment il n'en fait qu'à sa tête, même si les hommes le louent d'avoir renoncé. En effet, celui qui exerce la tempérance sur les choses extérieures et que tout le monde voit, les gens qui ne savent pas bien regarder le déclarent pratiquant; mais du moment qu'il accomplit les désirs secrets de son coeur, c'est un impur aux yeux de Dieu, qui le déteste et le repousse; même s'il passait mille ans dans un combat de ce genre, il ne tirera aucun avantage des seuls combats extérieurs.

Mais celui qui pratique en tout la tempérance et habitue son âme à ne pas s'égarer hors de l'ordre, à ne rien faire par volonté propre de ce qui déplaît à Dieu, et qui l'applique ardemment tout entière à suivre les commandements divins, comme si elle marchait en l'air sur un câble, celui-là se trouvera bientôt enveloppé lui-même dans les préceptes de Dieu. Qu'il le rencontre, et, oubliant alors toute autre activité, il sera dans le ravissement et, prosterné, il n'aura d'autre désir que de le voir. Qu'il le perde des yeux, perplexe alors, il reprend sa route à partir du début et court plus fort, plus énergiquement et plus sûrement; il regarde à ses pieds, il marche avec attention; la mémoire brûle, le désir flambe, l'espérance s'enflamme de le voir de nouveau; et lorsqu'une fougue course l'a laissé sans force loin du but qu'il n'a pu atteindre, complètement abattu et incapable d'avancer, c'est alors qu'il aperçoit celui qu'il poursuit; il atteint celui qui le fuit, saisit celui qu'il désire, devient tout entier étranger au monde et perd jusqu'au souvenir du monde entier; il est réuni aux anges, il se fond dans la lumière, il goûte à la vie, il étreint l'immortalité, il entre dans une jouissance délicieuse, il monte au troisième ciel, il est ravi au paradis, il entend des paroles indicibles, il pénètre dans la chambre nuptiale, il accède au lit nuptial, il voit l'époux, il participe au mariage spirituel, il se rassasie de la coupe mystique, du veau gras, du pain vivifiant, du breuvage de vie, de l'agneau immaculé, de la manne intelligible : il entre en jouissance de tous ces biens que les puissances angéliques elles-mêmes n'osent pas regarder librement en face.

Dans cet état il est enflammé par l'Esprit et devient tout de feu en son âme; il communique aussi à son corps son propre éclat, à la manière du feu matériel qui communique au fer sa propre nature, et son âme devient pour le corps ce que Dieu est devenu pour l'âme, selon le mot du Théologien. En effet, ni l'âme ne peut vivre sans être illuminée par son Créateur, ni le corps sans être fortifié par l'âme. Considère exactement le sens de ces mots. Corps, âme et Dieu, les trois sont en cause. Dieu, sans commencement ni fin, inaccessible, inscrutable, invisible, ineffable, intouchable, impalpable, impassible, inexprimable, qui nous est apparu à la fin des jours dans la chair par le Fils qui s'est fait connaître par son Esprit très saint, comme nous le croyons, en tout notre égal sauf le péché, s'unit à l'âme intellectuelle à cause de mon âme, comme on l'a dit, afin de sauver aussi l'esprit et de rendre la chair immortelle. Voici qu'il le promet expressément : «J'habiterai et je me promènerai parmi eux. Moi et le Père, nous viendrons et nous ferons en eux notre demeure,» c'est-à-dire chez ceux qui croient et qui montrent leur foi par les oeuvres susdites. Attention maintenant ! Du moment que Dieu habite en nous, ses serviteurs authentiques, selon ses promesses qui ne trompent pas, et que l'Esprit très saint se meut librement dans nos âmes par son action efficace et illuminatrice, nous croyons d'un commun accord que l'âme de ceux qui en sont devenus dignes est inséparable de Dieu. Comme l'âme, à son tour, pénètre le corps tout entier sans laisser aucune partie de côté, il s'ensuit nécessairement que la chair elle-même, inséparable de l'âme ou plutôt incapable même de vivre sans elle, est conduite tout entière au gré de l'âme; de même que le corps ne peut vivre sans l'âme, de même il est impossible au corps d'avoir dès lors un désir étranger à l'âme.

Voici donc qui est bien démontré : de même que Dieu unique est adoré dans le Père, le Fils et l'Esprit saint, sans confusion ni division, de même à son tour l'homme devient Dieu selon la grâce, en Dieu, âme et corps, sans confusion ni division; ni le corps ne se change en âme, ni l'âme ne se transforme en la divinité, ni Dieu ne se confond avec l'âme, ni l'âme ne se coagule en chair, Dieu restant ce qu'il est en tant que Dieu, l'âme, ce qu'elle est par nature, et le corps, tel qu'il a été formé : de la boue. Celui qui a assemblé paradoxalement ces parties et réalisé le

mélange de l'intellectualité et de l'immatérialité avec la boue, s'unit lui-même aux deux à la fois sans s'y confondre, et moi j'arrive à son image et à sa ressemblance, comme l'a montré la Parole. Mais de nouveau, s'il te plaît, revenons à la parole, car sous le coup du plaisir et de la joie je veux m'attarder encore à cet exposé, pour en remettre le sens bien en évidence. Père, Fils et Esprit saint, c'est le Dieu unique que nous vénérons. Dieu, âme et corps, c'est l'homme créé à l'image de Dieu et jugé digne d'être dieu.

Qu'est-ce donc ? Pourquoi ai-je donné ces précisions et pourquoi ai-je prolongé mon exposé, sinon pour qu'ils soient confondus, ou plutôt qu'ils se reconnaissent eux-mêmes, ceux qui n'ont pas les traits de l'image ? C'est afin que ceux qui sont séparés de Dieu pleurent sur eux-mêmes, connaissent de quels biens ils sont privés, discernent, en entendant mes paroles, les liens qui les retiennent, comprennent quelles ténèbres les recouvrent et redoutent de faire la leçon à Dieu; ou plutôt, pour employer un langage plus condescendant, c'est afin qu'ils tremblent de contredire ceux qui ont en eux la grâce de Dieu, qui ont tout appris par elle et qui peuvent tout en elle, afin qu'ils cessent d'affirmer comme impossible, à l'un de ceux qui vivent selon Dieu, de rester sans souillure intérieure ni extérieure, tout en fréquentant le monde, en participant à des repas ou à des conversations avec des femmes. Dieu est impassible, sans aucune passion à l'égard du visible. Mais je sais bien que ceux qui n'ont pas la faculté de voir avec les yeux de l'âme et qui ne sentent pas avec ses sens, faute d'avoir saisi la portée de mes paroles, répliqueront quelque chose comme ceci : «Que Dieu soit impossible – disent-ils – nous le savons; mais ce n'est pas à propos de Dieu, c'est uniquement à propos de l'homme que nous avons des doutes.»

C'est justement pour cela que mon exposé leur a fermé d'avance la bouche en disant que l'homme lui-même devient dieu selon la grâce, c'est-à-dire par le don de l'Esprit très saint. Pas plus, en effet qu'il n'est possible au soleil de salir jamais ses rayons en éclairant un borbier, il n'est pas admissible que l'homme doté de grâce, qui porte Dieu, soit souillé dans son âme ou dans sa pensée, même si son corps très pur vient à se rouler dans le borbier, pour ainsi dire, des corps humains, ce qui n'est pas dans les habitudes des gens pieux; allons plus loin : même s'il est emprisonné avec des milliers d'infidèles, d'impies et de débauchés et que son corps nu soit en contact avec leurs corps nus, il n'en tirera aucun dommage pour sa foi; il ne sera pas séparé de son propre Maître et n'oubliera point cette beauté. Bien des faits de ce genre sont survenus aux saints et aux martyrs, tels le martyr Chrysanthé et quelques autres saints, qui n'ont cependant éprouvé aucun dommage de cette ruse du diable, parce qu'ils avaient Dieu qui habitait en eux à demeure.

Celui qui a, soit préservé depuis le début, soit rappelé et recouvré l'image et la ressemblance, a reçu également la faculté de voir selon la nature. Par conséquent toutes ses démarches aussi restent décentes comme en plein jour; il voit toutes choses telles qu'elles sont par nature; il n'est pas impressionné par leurs coloris ni leur éclat, mais, du fait qu'il perçoit leur essence et leurs qualités, il reste imperturbable et ne s'attache qu'à ce qui est stable et permanent. Il voit l'or et, loin de s'attacher à son éclat, il songe que cette manière vient de la terre et n'est que poussière, ou pierre, qui ne pourra jamais se changer en autre chose. Il voit l'argent, la perle, toutes les pierres précieuses et, loin d'avoir les sens captés par leur chatoyement, il ne voit en tout cela que des pierres comme les autres, et tout, au même titre, lui paraît de la boue. Il voit des vêtements de luxe et, loin d'en admirer les broderies, il considère que ce sont des excréments de vers et il a pitié de ceux qui y prennent plaisir et les recherchent comme des choses précieuses. Il voit un quidam acclamé, assis sur un trône, escorté pompeusement dans les rues par une foule considérable ou même gonflé d'orgueil et cela ne lui fait pas plus d'effet que de voir un rêve : il se moque et s'étonne de l'ignorance des hommes. Il regarde le monde, il se trouve au milieu d'une grande ville et il circule – Dieu m'est témoin, qui opère cela en nous –, comme s'il était seul dans le monde entier; comme s'il vivait dans un désert que ne fréquente aucun homme, comme s'il n'avait aucun rapport avec personne, comme s'il ne connaissait aucun homme sur terre, cela ne lui fait pas plus d'effet.

Un tel homme, par conséquent, même en présence d'une femme dotée de la beauté du corps, ne voit pas la grâce qui fleurit sur son visage; mais, comme une pourriture ou un borbier et comme si elle était déjà morte et devenue tout entière ce qu'elle devient en fait, voilà comment il la voit : devant elle, jamais son intelligence ne s'attarderait à examiner l'extérieur florissant, au lieu de la matière corruptible qui en est le fond et dont se compose tout le corps. Qu'y a-t-il de plus dans un corps que le suc de la nourriture mâchée ? Et même s'il se décidait à observer la beauté extérieure, il sait, d'après les oeuvres, admirer en proportion leur auteur, mais non offrir un culte à la création ou détriment du Créateur. C'est, ainsi que d'après la grandeur et la beauté des créatures il reconnaît l'auteur du monde et que son intelligence s'élève jusqu'à sa contemplation

et excite l'âme pour comprendre le Créateur; par là celle-ci est portée à son tour au désir de Dieu ainsi qu'aux larmes et devient parfaitement étrangère au visible, loin des créatures.

De même, en effet, que le rayon de nos yeux matériels s'en va partout où nous l'envoyons et, en parcourant tous les objets qui s'offrent à la faculté de la vue, n'est aucunement souillé par eux, aussi repoussant que soit l'objet aperçu, si bien que nous pouvons le reporter intact sur d'autres objets, de même également la pensée des saint, si elle vient à se pencher sur le borbier des passions et des hontes humaines, n'en est pas souillée. C'est que leur intelligence est nue et étrangère à toute convoitise des passions. Si elle décide à l'occasion d'entreprendre l'examen de tels états, elle le fait dans le seul but d'observer et de comprendre les mouvements désordonnés des passions et leurs effets, pour savoir d'où elles tirent leur origine et quels sont on retour les remèdes qui les neutralisent, comme nous entendons dire que font les médecins et comme nous l'avons entendu dire des anciens : ils disséquaient les cadavres pour comprendre l'agencement du corps, afin de se rendre compte par là de l'organisation intérieure des vivants et de tenter chez d'autres le traitement des affections cachées. Telle est un somme la méthode que pratique également le médecin spirituel, qui veut guérir à l'aide de l'expérience les passions de l'âme; mais pour bien le montrer par la parole l'habileté de son traitement, je vais rendre le récit concret.

Un malade va trouver le médecin spirituel; hébété par la souffrance, l'esprit tout troublé, plutôt qu'une médecine, il cherche ce qui lui fait tort, c'est-à-dire ce qui aggrave le mal et entraîne la mort à bref délai. Le médecin, humain et compatissant, examine ce malade; il comprend la faiblesse de son frère, l'inflammation du mal, l'enflure; il voit le malade entièrement au pouvoir de la mort. Dans cet état, pour rappeler encore ces paroles déraisonnables, à qui donc le malade inspirera-t-il une passion ? A mon sens, pas même un homme furieusement épris, par égard pour la maladie mortelle de la patiente ou du patient, n'éprouvera rien de tel, sans parler ici des médecins pieux et craignant Dieu. Mais laissons de côté les paroles de ces véritables possédés et tenons-nous en au récit. Quand le médecin spirituel avisé voit son frère dans l'état décrit, il ne se met pas à crier aussitôt et il ne se dérobe pas non plus en lui disant : Ce que tu demandes est mauvais et mortel et je refuse de te donner ces secours,» de peur qu'en entendant cela le malade ne prenne la fuite et n'aille chez un autre praticien sans expérience de ces affections : il en mourrait sur l'heure. Au contraire, il l'accueille, le retient, le reconforte, se montre à la fois plein de charité et de simplicité, pour l'assurer que c'est bien avec les remèdes demandés qu'il va le traiter et qu'il va combler son désir.

Il est des malades qui sont gravement atteints dans leur âme et, tout en portant ces graves atteintes, ils ne cherchent que ce qui aggrave la maladie. Et le mal de chacun, peut-être, c'est que là où la diète et l'abstinence de ce qui plaît seraient nécessaires, on cherche plutôt à se satisfaire avec des mets nocifs et à se gorger à satiété. C'est pour cela, comme je viens de le dire, que le médecin expérimenté ne consent pas tout de suite aux requêtes du patient, mais promet de satisfaire toutes ses exigences; le malade, persuadé que c'est bon, poursuit l'objet de ses désirs, le médecin dissimule les médicaments; l'un attend et patiente tout joyeux, l'autre, habile, par devant lui montre ce qui ressemble tout à fait à ce qu'il cherche mais, dans le fond, est tout différent de goût et d'une efficacité insoupçonnée. A peine le malade touche-t-il aux remèdes que le seul contact, contre tout espoir, lui fait déjà de l'effet; en même temps que l'enflure baisse aussitôt, la blessure disparaît complètement et, ce qui enflammait auparavant la convoitise, on ne supporte même plus d'y penser désormais. Il faut voir et admirer ce miracle absolument inexplicable qui produit, sans autre recours que le contact et la vue des préparations médicales, (le praticien) fait que la santé revient aux malades, que les blessures et l'enflure se réduisent, que la brûlure de la soif s'apaise; dévorés par le désir des nourritures malsaines et nocives, ils désirent au contraire maintenant celles qui sont profitables et les voilà qui racontent partout les miracles du médecin et les procédés miraculeux de son art.

Qu'ils entendent, les bien portants, et qu'ils voient le sens caché sous mes paroles, si du moins ils ont reçu la grâce de la connaissance inspirée par Dieu. Tout cela, en effet, les malades l'ignorent, ou plutôt, ils ne savent même pas qu'ils sont malades. Dans leur état, qui les persuadera jamais par la parole qu'ils sont sous le coup d'une infirmité et d'une maladie ? La santé qu'ils imaginent, c'est de satisfaire tous les désirs de la chair et de réaliser toutes les exigences de la convoitise et de l'appétit; et de même que personne n'obtiendra jamais de ceux qui ont l'esprit frappé de démence qu'ils se rendent compte eux-mêmes qu'ils ont perdu la tête, de même ceux qui se vautrent dans les passions et qui, retenus par elles, ne sentent pas leurs chaînes, personne ne les persuadera jamais qu'ils sont mal en point et ne les fera changer en mieux. Aveugles comme ils sont et convaincus que personne d'autre ne voit, ils vivent ainsi privés de la vue, persuadés qu'il n'est marne pas question pour eux de lever les yeux; car, s'ils étaient

persuadés (du contraire), peut-être auraient-ils cherché à lever les yeux et, les yeux levés, ils auraient vu exactement et reconnu ceux qui sont crucifiés au monde. Mais faute de vouloir se dégager des passions, ils bouchent à dessein leurs oreilles et refusent d'écouter l'Apôtre qui dit : «Pour moi le monde est crucifié et je le suis pour le monde.» Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi» et encore : «Faites mourir vos membres, ceux de la terre : la fornication, l'impureté, la passion, la convoitise mauvaise et la cupidité.» Celui donc qui est mort au monde, car c'est cela la croix, et qui ne vit plus lui-même – mais c'est le Christ qui vit en lui –, celui qui a fait mourir ses membres de la terre, c'est-à-dire les sensations passionnées du corps, au point de n'être plus atteint d'aucune passion ni d'aucune mauvaise convoitise, comment, dis-le, recevra-t-il le moins du monde une sensation de passion, ou subira-t-il un mouvement de volupté, ou enfin sera-t-il ébranlé dans son cœur ?

Si tu doutes encore, si tu hésites, regarde contre qui tu portes tes accusations et qui, selon tes dires, partage ton péché. Quelle audace ! Ce sont ceux qui ont le Christ vivant en eux à demeure, dont tu dis que le cœur est emporté par la volupté ? Par conséquent, d'après toi, le Christ a pris part du péché, lui qui n'a pas commis de péché et dans la bouche duquel on n'a point trouvé de fausseté, lui qui enlève les péchés du monde et qui purifie de toute passion les âmes qui sont unies à lui ! Ne vois-tu pas encore ce que nous disons de notre côté et ce que, du tien, tu profères comme blasphèmes ? Ne redoutes-tu rien et ne vas-tu pas poser la main sur ta bouche et apprendre à ta langue à ne point parler de ce dont tu n'as pas encore acquis l'expérience, dont tu n'as pas saisi la connaissance par réflexion, que tu n'as pas vu de tes yeux et dont ton oreille n'a pas contenu la grandeur ? Ne sais-tu pas qu'ils se rient de toi, comme d'un sot, lorsque tu te mets à parler de ce sujet en disant une chose pour l'autre, eux qui en ont acquis l'expérience en oeuvre et en parole ?

Si tu as été jugé digne de la grâce d'en-haut, dans ce cas, parle en toute liberté de ce qui la concerne, parle en théologien, sans te gêner, de celui qui est Dieu par nature; va plus loin : à propos des fils de Dieu par adoption et, autant qu'il est possible à l'homme, semblables à lui par la grâce, explique à tous sans te gêner qu'ils sont de saints serviteurs de sa gloire. Mais si tu avoues que, tout en faisant le bien, tu n'as pas eu part au charisme et que tu n'as pas eu le sentiment d'être devenu toi-même mort au monde, si tu ne t'es pas vu monter toi-même au ciel, au point d'y rester simplement caché sans plus paraître, si tu n'es pas sorti du monde entier comme Paul, soit dans le corps, soit hors du corps, si tu ne t'es pas découvert tout entier transformé et devenu comme esprit par le dépouillement de la chair, jugeant des choses spirituelles avec les spirituels, pourquoi n'adoptes-tu pas le louable parti de te taire et ne cherches-tu pas à recevoir et à apprendre ces biens dans la pénitence et les larmes ? Pourquoi vouloir parler ainsi dans le vide de ce que tu n'as pas véritablement connu et te flatter d'être appelé saint sans ces conditions ? Pourquoi te considérer comme déjà sauvé, en prenant le risque de recevoir les aveux d'autrui et d'enseigner les autres ? Ne trembles-tu pas de guider les autres vers la lumière, alors que toi-même tu es privé de la lumière divine ! Ne redoutes-tu pas de devenir le pasteur de tes frères, toi qui es encore assis dans les ténèbres et qui n'as même pas acquis cet oeil qui voit la lumière véritable ? Ne rougis-tu pas de soigner les autres comme un médecin, malade toi-même et même incapable de prendre conscience de tes propres plaies ? En effet, dis-le-moi : du moment que tu n'as pas reconnu en toi la présence de l'impassibilité et que tu ne t'es pas aperçu de l'habitation en toi du Dieu impassible, sur quoi d'autre t'appuies-tu pour t'introduire et pour servir dans les oeuvres des impassibles et dans les offices des saints serviteurs de Dieu ?

Prends garde d'empiéter à ton insu sur un rang voisin et sur un office d'autrui, au risque d'être renvoyé dans les ténèbres extérieures comme violateur de la volonté divine, comme serviteur effronté et inutile. Prends garde de te trouver dépouillé du vêtement et de la dignité sénatorial est – ce n'est autre chose, tu peux le comprendre, que la grâce de l'Esprit, auquel cas tu risques d'être jeté, pieds et mains liés à la fois, dans le feu éternel. Veille à ne pas entrer dans le rôle de pasteur avant d'avoir acquis pour ami authentique le bon pasteur, car tu n'y gagnerais rien d'autre, sache-le, que d'avoir à rendre compte à Dieu, non seulement de ta propre indignité, mais des brebis que tu auras perdues par ton inexpérience et tes passions. Veille donc, je t'en prie, à ne jamais endosser les dettes d'autrui quand tu es toi-même débiteur de quelque chose; n'aie pas l'audace de donner l'absolution sans avoir acquis dans ton cœur celui qui enlève le péché du monde. Prends garde d'accepter de juger le prochain, frère, avant d'être devenu un juge strict pour toi-même et un enquêteur de tes propres fautes, avant d'avoir effacé par les larmes et la componction la juste sentence portée contre toi. Alors seulement, plein de l'Esprit saint, libéré de la loi de la chair et de la mort du péché, tu seras rétabli par la grâce de Dieu comme juste juge pour juger les autres, en tant que confirmé en cela de la part de Dieu par l'Esprit.

Regarde ! Aucun personnage de ce monde n'a l'audace d'occuper cette dignité avant d'avoir été inscrit par l'empereur au rang des juges. Et si, dans les dignités humaines, telle est l'ordonnance et telle la crainte de se rebeller contre l'empereur terrestre, quelle révérence ne devons-nous pas montrer pour les dignités de Dieu, de façon à ne pas nous immiscer dans les choses divines, en nous ordonnant nous-mêmes avant d'être appelés d'en-haut, au risque de tomber aux mains du Dieu vivant. Tremble, homme, révère la longanimité de Dieu; ne te montre pas inférieur aux dignitaires de ce monde, en ayant pour Dieu, le roi du ciel, moins de crainte qu'ils n'en ont pour celui de la terre; ne méprise pas la richesse de sa bonté et de sa longanimité, par amour de la gloire et du pouvoir, car il est lui, le souverain de tous, le juge que tous redoutent et qui rend à chacun selon ses actes et ses pensées. Au contraire, comme eux, à celui de la terre, rends de ton côté au roi du ciel, Dieu, au moins également, l'honneur et la crainte qu'on lui doit, afin qu'en l'honorant et en le craignant tu puisses garder ses commandements et en préparant d'abord par l'observation des commandements, que tu mérites de devenir, selon ses promesses qui ne mentent pas, la demeure de sa splendeur au triple rayonnement. Il dit en effet : «Celui qui m'aime gardera mes commandements; et moi je l'aimerai et je ne manifesterai moi-même à lui,» et encore : «Moi et mon Père nous viendrons et nous ferons en lui notre demeure.»

Parvenu à cet état, tu ne seras plus vivant pour toi-même, tu verras que tu es devenu toi-même mort au monde du fait que la chair que tu portes est morte et absolument inerte pour le péché; que tu vis pour Dieu seul, du fait que tu es mû efficacement par lui. Et en te voyant doté d'une telle gloire, tu proclameras alors hautement avec le divin Paul dans la joie de ton coeur et tu diras : «Je remercie mon Dieu de ce que la loi de l'Esprit de vie m'a délivré de la loi et de la mort du péché.» Désormais tu ne feras plus de différence entre homme et femme et tu n'auras rien à redouter de ce côté, puisque tu as déjà reçu l'état conforme à la nature et que tu ne regardes pas les créatures de Dieu contrairement à la nature; au contraire, tout en vivant avec des hommes et des femmes, en conversant avec eux et on les accueillant, tu resteras indemne de tout dommage et de toute émotion, sans perdre ton assiette conforme à la nature; tu les verras, et tu les regarderas comme de précieux membres du Christ et comme des temples de Dieu. Mais tant que tu n'as pas atteint ce degré ni contemplé la mort vivifiante de Jésus-Dieu dans tes membres, tu feras bien d'éviter des spectacles dangereux, non pas à cause d'une malice intrinsèque en eux, mais à cause du péché ancestral qui est en nous à demeure et qui nous entraîne et nous attire vers des convoitises déplacées.

Si tu agis ainsi, toute ta conduite sera assurée et tu ne heurteras pas du pied la pierre du pêché, soit que tu aies acquis Dieu, soit que tu luttas pour l'acquérir, dans le Christ lui-même, notre Dieu, à qui conviennent toute gloire, honneur et adoration, avec le Père et le saint Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.